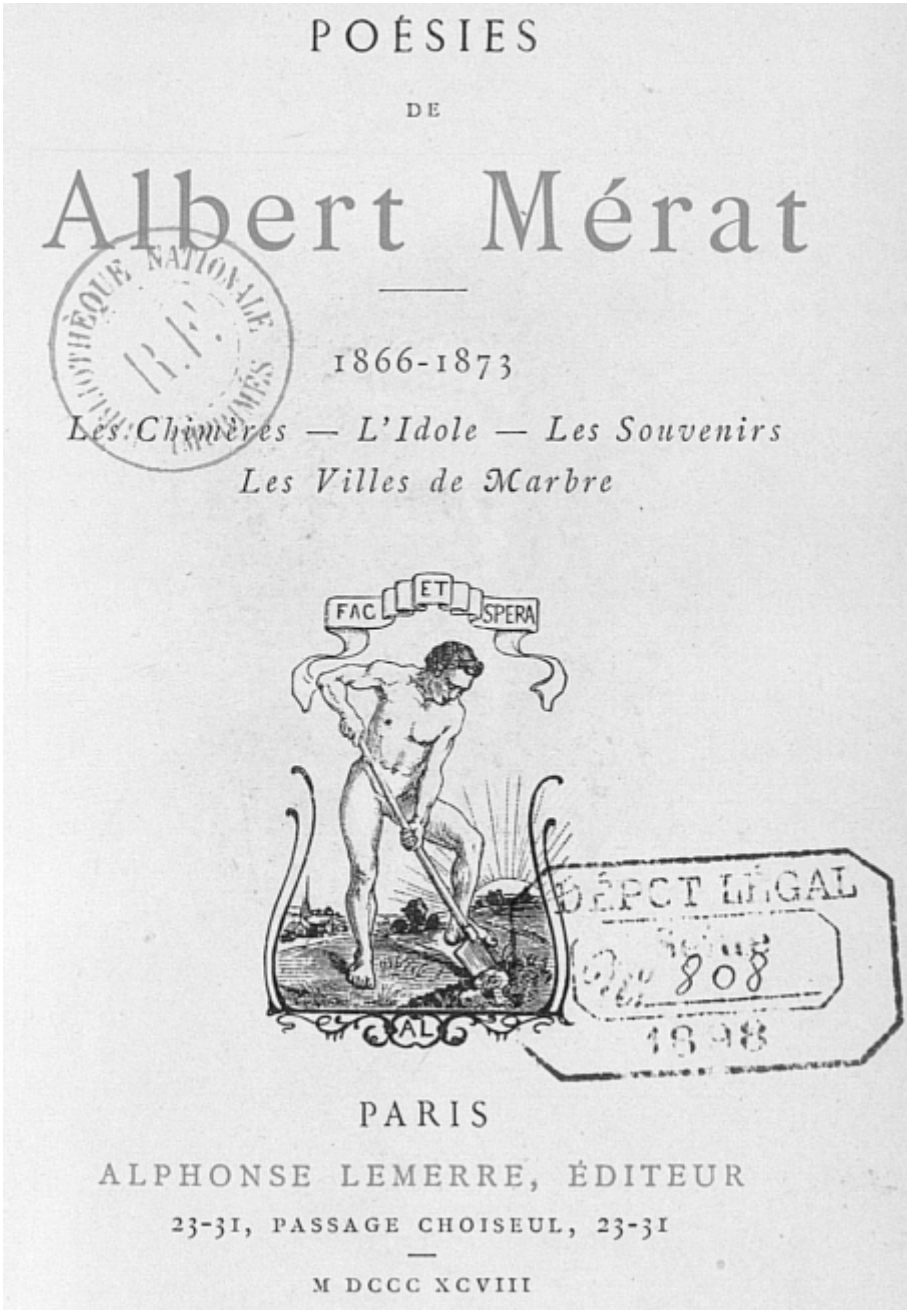
Les chimères



Albert Mrat

1866

 © Poeticus 2014 - 2026

© Poeticus 2014 - 2026

L'auteur

Albert Mrat



Albert Mérat, né à Troyes le 23 mars 1840 et mort à Paris le 16 janvier 1909, est un poète français.

 © Poeticus 2014 - 2026

A la rame

Les cieux ont la clarté solide du cristal.
Pas d'air. Sous les rocs nus dont la côte est bardée
La mer dort aujourd'hui, brûlante et débordée
Ainsi qu'une coulée épaisse de métal.

On n'entend que le son triste et comme fatal
Du bois rude qui bat l'onde à la peau ridée.
Par le temps et la mer la-rame corrodée
A l'uniformité du mouvement vital.

Élevant, abaissant les rames en cadence,
Les matelots muets flagellent le flot dense
Et dérangent un peu son immobilité.

Et l'inflexible bruit du frôlement rythmique
Oppresse, et fait songer l'homme mélancolique
A ta monotonie, ô lourde Eternité !

© Poeticus 2014 - 2026

Au printemps

Alerte et déliant la langue des pinsons,
Quand viendra, couronné des floraisons nouvelles,
Avril, qui fait vibrer les âmes et les ailes,
Avril, le doux poète et faiseur de chansons ;

Quand l'aubépine, étoile et neige des buissons,
Brillera dans le vert pâle des bourgeons frêles ;
Quand passera la brise avec les hirondelles
Sur les arbres émus de rhythmiques frissons ;

Alors je n'aurai pas la sacrilège audace
D'appeler la première amoureuse qui passe
Pour lui dire : « Veux-tu nous aimer aussi, nous ? »

Mais je regarderai germer la terre auguste
Sous les baisers féconds et l'étreinte robuste
Du bon et vieux soleil, son beau, son jeune époux.

© Poeticus 2014 - 2026

Flat nox

Brisé de mes élans insensés vers le ciel,
Triste, j'ai replié les ailes de mon âme ;
Et, lâchement tombé dans les bras d'une femme,
La volupté m'endort sur ses lèvres de miel.

Et pourtant dans mon sang court un généreux fiel ;
Car jouant malgré moi mon rôle dans le drame,
Je m'irrite à songer qu'on m'en cache la trame.
Je voudrais secouer le poids matériel !

Je ne peux pas ! partout mon front heurte un problème.
Est-ce que je sais, moi, lorsque je dis : « Je t'aime »
Comment est fait le cœur de celle qui répond ?

Angoisse de savoir ! pernicieuse envie !
Qu'est-ce que la surface et qu'est-ce que le fond ?
— Je n'aime pas la mort, je n'aime pas la vie.

© Poeticus 2014 - 2026

Clair de lune en rade

La nuit avait semé ses nuages limpides
Tout autour de la lune, astre rêveur et blanc,
Qui, du ciel bleu foncé sur l'onde au pâle flanc,
Semblait faire pleuvoir l'argent en jets fluides.

La voile, au long du mât, pendait pleine de rides
Tant la brise était molle et le flot somnolent.
Mes songes, balancés au gré du bateau lent,
Suivaient la vision des étoiles rapides.

En rade les vaisseaux dormaient, sans remuer ;
Et l'œil, comme en plein jour, voyait diminuer
Ceux dont la course allait tenter l'horizon vaste.

C'était la nuit montrant, riante, ses atours :
Et c'était, par la loi de l'éternel contraste,
Le plaintif Océan qui sanglote toujours.

© Poeticus 2014 - 2026

Flava Ceres

La terre est une épouse épanouie et mûre.
Le blé, pareil à l'or, lui fait des cheveux blonds
Qu'elle secoue au vent, étincelants et longs,
Les arbres ont des fruits pesants plein leur ramure.

Le bon grain dur et jaune a crevé son armure,
Et saura nous payer pour ce que nous valons :
Les vaches au poil roux paissent les gras vallons.
Partout la vie éclate avec son grand murmure.

Les nuages féconds sont là, s'il faut de l'eau.
Le soleil, au travers, éclaire le tableau
Et le fait resplendir, maturité superbe ;

Et, penché sur son œuvre avec tranquillité,
Afin de composer le parfum de l'été,
Allume un encensoir dans chaque touffe d'herbe.

© Poeticus 2014 - 2026

Frontispice

Je rêve un frontispice à mes vers. Le burin,
Fantasque, évoquerait sur le seuil d'un portique
La fatale beauté d'une Chimère antique.
Levant vers moi son front cruel et souverain.

Pour abuser mon cœur par un espoir serein,
La bouche sourirait sensuelle et plastique ;
Le corps rigide aurait la pose hiératique
Des grands sphinx qu'aux déserts endort un ciel d'airain.

Car j'ai bravé la croupe horrible des Chimères ;
Et, la lèvre collée aux mamelles amères,
J'ai senti jusqu'au cœur leurs ongles de lions ;

Et j'ai, blessé, trop fier pour compter mes blessures,
Maintenu sous la dent profonde des morsures
Mon cœur gonflé d'amour et de rébellions.

© Poeticus 2014 - 2026

Gros temps

Combien vas-tu tuer d'hommes, sombre Océan ?
Tu portes aujourd'hui ta couronne d'écume ;
Et la folle poussière étincelante fume
Sur les gouffres où l'œil plonge dans le néant.

Des sillons longs et noirs rident ton sein béant ;
Leurs bords, frangés de blanc, scintillent dans la brume.
Contre l'homme, ce rien, la tempête consume
Ses assauts monstrueux et ses cris de géant.

Le flot roule en grondant le dur galet sonore.
Une lame n'est pas toute écroulée encore
Qu'une autre a reconstruit ses atomes broyés.

Et tournoyant au gré de l'Océan sinistre,
Avec leur va-et-vient inerte, leur ton bistre,
Les algues m'ont paru des têtes de noyés.

 © Poeticus 2014 - 2026

La cathédrale

La haute cathédrale est grise, presque noire,
Et découpe un profil austère sur les cieux.
Une voix vague sort des blocs silencieux :
Dans leur langue gothique ils nous disent de croire.

C'est le reflet et c'est la vibrante mémoire
Des âges d'autrefois sauvages et pieux.
On sent qu'en ce grand corps est l'âme des aïeux,
Et cela vous émeut comme une vieille histoire.

Avez-vous remarqué cette forme des tours,
Qui montent, et qui vont diminuant toujours,
Pour porter le plus haut possible la prière ?

Que vous croyiez ou non, vous ne souriez pas
De voir ces murs géants, semblables à des bras,
Tendre vers le Seigneur leurs sombres mains de pierre.

© Poeticus 2014 - 2026

La ferme

Voici l'asile pur des champs : voici la ferme,
Le potager étroit, le grand clos de pommiers,
La cour vaste où les coqs grattent les bruns fumiers,
L'aire, et le grain fécond où sommeille le germe.

Voici la prison blanche où le farniente enferme
Les pigeons, commensaux gourmands, jadis ramiers
Tout près d'eux, et mêlés aux hôtes coutumiers.
Le porc gras et la vache à la mamelle ferme.

C'est là qu'il nous est bon, flâneurs de la cité,
De venir recevoir avec humilité,
En face des moissons et du travail rustique,

La leçon que nous donne en ses graves propos
Le laboureur, aux bras lassés, au cœur dispos,
Sur le vieux banc, sacré comme le seuil antique.

© Poeticus 2014 - 2026

L'amour

L'Amour, l'autre soir, fantasque et moqueur,
Passant près de moi, prit une balance :
Dans l'un des plateaux il jeta mon cœur,
Il jeta mon cœur avec violence.

Dans l'autre, il plaça deux yeux presque verts.
Deux bras potelés et deux lèvres roses,
Des cheveux ; enfin ces petites choses
Qui m'ont toujours mis la tête à l'envers.

Or voilà du coup la balance folle :
Le plateau des yeux verts, des jolis bras.
Sous un tel fardeau s'enlève, s'envole.

L'autre comme un bloc tombe ; et patatras !
Enseignement vif sinon salutaire,
Mon cœur lourdement a roulé par terre.

 © Poeticus 2014 - 2026

La pêche

Pour peu que le vent tombe ou saute, il faut la rame.
On part, à jeun souvent. C'est l'été, c'est l'hiver ;
C'est la pluie ou bien c'est, rougissant le flot vert,
Le soleil qui vous brûle au vif avec sa flamme.

Ils savent comme un cri s'étrangle dans la lame,
Et qu'ils ont sous leurs pieds le tombeau grand ouvert ;
Ils savent qu'ils s'en vont lutter, sein découvert,
Et qu'ils sont les héros ignorés de ce drame.

Comme il ne manque pas d'enfants à la maison,
Le jour, la nuit, selon la lune ou la saison,
Les hommes vont gueuser du pain au flot qui gronde.

Mais l'avare Océan n'ouvre guère sa main
Que pour faire aux noyés une couche profonde ?
Où le pêcheur se dit qu'il dormira demain.

© Poeticus 2014 - 2026

La petite

Avec ses longs cheveux bouclés, couleur de gerbe,
L'enfant était assise au milieu du blé mûr ;
Et le cœur saluait ce petit être pur
Parmi les majestés du grand été superbe.

La petite causait gravement avec l'herbe
Ce langage profond qui pour l'homme est obscur.
Lorsque ces chérubins ont aux yeux tant d'azur,
On comprend encor mieux le doux appel du Verbe.

Délicate, elle offrait son front rose au soleil.
C'était l'heure où la vie avec midi vermeil
Entonne sa fanfare immense et solennelle ;

Et, mieux que dans l'air vaste et dans les arbres verts
Je sentis palpiter et vivre l'univers
Dans tes yeux bleus, fragile enfant, grâce éternelle !

© Poeticus 2014 - 2026

La Provence

La mer bleue au-delà des sables immobiles ;
Un ciel qui peint avec de brûlantes couleurs ;
Des filles aux cils bruns, comme de fortes fleurs
Dressant leur corps nerveux, belles d'être nubiles ;

De fiers aspects, malgré les feuillages débiles
Des oliviers frileux aux bleuâtres pâleurs.
— Ô Provence ! pays des gais conteurs habiles,
Ton grand soleil n'a pas essuyé tous les pleurs.

Dans la lande salée où les genêts jaunissent,
Fleurs sauvages aussi, les poètes fleurissent
Et distillent leur miel par un instinct savant :

Miel exquis et nouveau, plein de saveurs amères,
Dont le bouquet natif se parfume souvent
Aux vieux et doux airs que chantent nos grand-mères.

© Poeticus 2014 - 2026

La Saint-Martin d'hiver

Les bois ont dépouillé leur costume. L'été
A dû livrer au vent sa riche broderie,
Et les merles moqueurs, qui sifflaient la féérie,
Ne savent où cacher leur vol vif et heurté.

Voici venir l'hiver, ceint avec majesté
De son brouillard ainsi qu'une draperie.
Il sème sur la terre aride et défleurie
Les frêles diamants de son givre argenté.

Et pourtant le soleil, par un contraste étrange,
Splendide, épanouit aux cieux sa face d'ange :
Son sourire est si chaud, et son regard si pur,

Que c'est le temps encore, ainsi qu'aux feuilles vertes,
D'aller au fond des bois faire des découvertes
Dans les yeux de la femme aimée ou dans l'azur.

 © Poeticus 2014 - 2026

La villa

La maison éclatait en fraîches voix de femmes.
On causait ; on riait son rire de vingt ans,
Tandis qu'au bord des cieux rouges et palpitants
Le soleil se couchait dans son grand lit de flammes.

L'astre aux brûlants baisers allumait sur les lames
Des prismes colorés de reflets miroitants.
Parfois sur les reins forts des flots bleus et chantants
Une barque glissait avec un bruit de rames.

Et les femmes, parmi les voix graves de l'air,
Jetaient leur folle voix moqueuse, et sonnant clair
Dans le concert du soir mélancolique et tendre :

Las d'ouvrir à la fois l'oreille et le regard,
Je ne pus à chacun faire une égale part,
Et je fermai mes yeux au soleil, pour entendre.

© Poeticus 2014 - 2026

Le bonheur

Le bonheur, ce n'est point aimer, puisque l'on pleure.
Le bonheur, ce n'est point savoir : on ne sait rien.
Est-ce vivre ? La vie est-elle un si grand bien ?
Est-ce mourir ? La mort n'est-elle pas un leurre ?

Ce n'est point se blesser à nos amours d'une heure,
Ni, sans ailes, tenter l'essor aérien.
Ce n'est pas habiter la terre, et l'on peut bien
Ne pas croire qu'une autre étoile soit meilleure.

— Faible cœur, sais-tu bien, avant de blasphémer,
Ce qu'ouvre le tombeau qui vient de se fermer ;
Et que, tant qu'en nos yeux la lumière demeure,

Le bonheur, c'est marcher libre dans le devoir ;
C'est s'élever sans fin vers l'infini savoir.
Le bonheur, c'est aimer aussi, puisque l'on pleure.

© Poeticus 2014 - 2026

Le ciel

Le ciel, il faut le ciel vaste comme le vide
A mon front ivre d'air, à mon cœur fou d'azur !
Le ciel sublime, avec son grand soleil d'or pur
Et ses astres cloués à sa voûte solide ;

Avec ses soirs troublés, son aurore limpide,
Ses nuages de pourpre et d'or, au vol peu sûr,
Qui vont, et se heurtant en leur chemin obscur,
Se déchirent, laissant pendre un lambeau splendide.

Quand le doute a séché mon âme jusqu'au fond,
Père toujours fécond des sèves rajeunies,
Ciel géant, receleur des choses infinies !

Je te regarde alors, comme les rêveurs font,
Et j'espère, sentant sous mes tempes glacées
L'épanouissement sonore des pensées.

© Poeticus 2014 - 2026

Le cloître

Ont-ils le droit, ceux-là qui s'évadent du monde
Pris de peur et front bas, comme d'un mauvais lieu,
D'éteindre leur raison comme on éteint le feu,
Et de faire la paix dans leur âme qui gronde ?

A regarder sans fin l'obscurité profonde,
Ils ont cru qu'ils verraient plus clair dans le ciel bleu.
Mais s'il fallait choisir entre la terre et Dieu,
L'homme d'abord ! La part du ciel est la seconde.

Affranchis de la vie, ils sont peut-être heureux.
Fuyant pieusement l'idée, ainsi qu'un gouffre,
Ils ne connaissent plus leurs frères douloureux.

Ils entendent de loin l'Humanité qui souffre
Et qui pousse des cris, en mal de l'avenir,
Insoucieux comment tout cela doit finir.

© Poeticus 2014 - 2026

Le matin

Dans le matin qui naît les feux mourants s'éteignent :
Le jour incertain flotte et tremble dans la nuit.
On ne voit presque plus les étoiles. L'air luit,
Et les rayons de l'astre inaperçu l'imprègnent.

Deux fiers chevaux, au vent plus frais qui passe, baignent
Leurs naseaux, hennissant à l'aurore. — Sans bruit
Une esclave les panse, et l'œil dessine et suit
Ses reins sveltes, moulés aux plis qui les étreignent.

Près des tentes, berçant des rêves indolents,
Les maîtres sont couchés dans leurs grands burnous blancs :
C'est le désert muet dans sa grave harmonie.

Ô fort poète, épris de l'austère beauté,
Quel secret a servi ta pensée infinie
Pour qu'en ce cadre étroit tienne l'immensité !

© Poeticus 2014 - 2026

Le parfum d'un sourire

Hier, en vous voyant, je me suis rappelé
Que j'ai fait un bouquet au temps des églantines :
Des roses, des yeux bleus, des pompons de bottines...
Un bouquet d'Arlequin, mince et bariolé.

Hier, en vous voyant, madame, il m'a semblé
Que mes petites fleurs aux frêles étamines
Feraient bien sous vos doigts blancs comme des hermines.
C'est une gerbe folle où j'ai tout assemblé.

Quand vous regarderez ce printemps d'étagères,
N'y cherchez rien de plus que les couleurs légères
Des floraisons qu'un souffle éveille sans effort.

Demandez-leur, afin d'y trouver quelque charme,
Le parfum d'un sourire éclos dans une larme :
Et surtout, n'allez pas les respirer trop fort.

© Poeticus 2014 - 2026

Les dieux

A l'éclat du soleil j'aime à brûler mes yeux :
Je bois une liqueur arrière mais choisie ;
Et j'aime, dangereuse et triste poésie,
A méditer la vie et l'histoire des cieux.

Je cherche comment l'homme osa faire ses dieux
Comment il les grandit selon, sa fantaisie,
Et comment il brisa leur coupe d'ambroisie,
Plus tard, quand il fut fort et quand ils furent vie.

Tournant pieusement les pages des légendes,
Je tremble à mesurer ces figures si grandes :
Indra, Fo, Zeus, Isis et la grecque Vénus.

Mais je ne les vois plus quand tu parais au monde
Avec des rayons plein ta chevelure blonde,
Ô Jésus, le plus beau des dieux nouveau-venus !

© Poeticus 2014 - 2026

Les horizons

L'horizon s'étend libre au loin, laissant l'espace
Étaler la splendeur de son immensité ;
Il a beau déployer un orbe illimité ,
Quelque vaste qu'il soit, notre âme le dépasse.

Rien n'a plus sa figure et rien n'a plus sa place :
Le fleuve se resserre en filet argenté ;
La forêt, s'affaissant, perd de sa majesté ;
Et l'œil embrasse tout, parce que tout s'efface.

J'aime les horizons qu'on touche de la main,
Avec des champs de blé, des arbres, un chemin
Menant au bourg, des toits moussus montrant leur faîte ;

Un vieux pâtre chante en allumant du feu,
Et la flamme agitant son fin panache bleu
Vers le grand ciel vermeil au-dessus de ma tête.

© Poeticus 2014 - 2026

Les parfums

La moisson sent le pain : la terre boulangère
Se trahit dans ses lourds épis aux grains roussis,
Et caresse au parfum de ses chaumes durcis
L'odorat du poète et de la ménagère.

La tête dans l'air bleu, les pieds dans la fougère,
Les bois sont embaumés d'un arôme indécis.
La mer souffle, en mourant sur les rochers noircis,
Son haleine salubre et sa vapeur légère.

L'Océan, la moisson jaune, les arbres verts,
Voilà les bons et grands parfums de l'univers ;
Et l'on doute lequel est le parfum suprême.

J'oubliais les cheveux, tissu fragile et blond,
Qu'on déroule et qu'on fait ruisseler tout du long,
Tout du long des reins blancs de la femme qu'on aime.

© Poeticus 2014 - 2026

L'homme mûrit son cœur

L'homme mûrit son cœur. L'arbre mûrit sa sève.
Voici l'heure des fruits, et voici la saison
Où la terre a poussé des germes à foison.
Debout, penseur ! voici l'avenir qui se lève !

Va, guerrier ; ceins tes reins pour vaincre, prends ton glaive,
Et frappe le passé fier de son vieux blason.
Va toujours et, faisant reculer l'horizon,
Marque des pas profonds sur la route sans trêve.

Va dans l'obscurité des cieux sombres encore,
Guidé par la raison certain comme l'or,
Tout droit, sans regarder ce qui reste en arrière,

Blessé du jour qui naît au fond du ciel brumeux,
L'homme des anciens temps te guette, venimeux :
Il faut lui faire peur avec de la lumière.

© Poeticus 2014 - 2026

L'huître

Je ne vois pas tes yeux, mais je vois ton sourire :
Tout ton être respire un grand air de bonté.
A te sentir si fraîche en ta calme beauté,
Chavette ému tressaille, et Monselet soupire.

Ta rondeur savoureuse aux poètes inspire
Des rêves d'embonpoint et de satiété...
L'abbé hâte pour toi son benedicite.
On peut te manger crue, ou bien te faire frire ;

La plupart des gourmets te gobent, simplement ;
Pour d'autres, il vaut mieux te mâcher doucement,
Beaucoup à t'épicer ressentent de la joie.

Tout embaumée encore d'algue et de goémons,
Paris te sollicite, et Cancale t'envoie,
Ô toi qui fais aimer, ô toi que nous aimons !

© Poeticus 2014 - 2026

L'idole

Comme un prêtre jaloux qui pare son idole,
J'étais fier de lui mettre au front une auréole ;
Et dans l'azur profond et vague de ses yeux,
Je poursuivais l'erreur d'un mirage pieux.

C'est que sa bouche était rose, et son bras tenace
A presser contre un cœur que je croyais vivace,
Au doux bruit des serments tendres et mensongers,
L'homme qui gravement forme ces nœuds légers.

Seize ans presque. La lèvre humide et savoureuse ;
Des yeux, à volonté, de vierge ou d'amoureuse ;
Un corps jeune, embaumé comme une floraison !

Mais l'enfant, raisonnant l'amour à sa façon,
Trouvait qu'aimer à deux n'est pas dans la nature.
Un ami que j'avais la pris, par aventure.

© Poeticus 2014 - 2026

Métamorphoses

Ô salubre et fécond engrais des trépassés !
Ferment mystérieux des sèves éternelles,
Nous te composerons, pourritures charnelles,
Sous les gazons plus verts pêle-mêle entassés.

Quand nous aurons dormi, rigides et glacés,
Dans la terre, plus près des ardentes mamelles,
Nous nous réveillerons oiseaux avec des ailes,
Ou chênes forts, du sein de la fange élancés.

Ce sont les morts qui font la nature superbe.
Salut, moissons ! salut, forêts ! salut, brins d'herbe
Eaux vives, floraisons roses, beauté des morts !...

— Matière par des lois fatales poursuivie,
Nous faudra-t-il, jaloux du sommeil sans remords,
Recommencer sans fin le rêve de la vie ?

© Poeticus 2014 - 2026

Nous n'irons plus au bois

Nous n'irons plus au bois, les vivres sont coupés !
Prud'homme déclarait immorale et cynique
Ma longue extase aux pieds d'une maîtresse unique,
Dont la grâce tenait tous mes jours occupés.

Tu n'iras plus au Bois, sinon dans les coupés
Des financiers ventrus au gousset métallique.
Que seront devenus, souvenir historique !
Le petit chapeau noir, et les cheveux crêpés ?

Tu seras radieuse, et moi je serai triste,
— A moins que je ne sois radieux ! car l'artiste
A, grâce à l'idéal, des amours toujours verts ;

Et toi, triste à la fin de faire de la prose,
Tu pourras regretter cette drôle de chose
Qu'on nomme un amoureux, et qui vous fait des vers.

© Poeticus 2014 - 2026

Paganisme

Pour les rêveurs, la source a toujours sa naïade
Songeuse avec son cou flexible et ses yeux verts.
Avec sa lèvre humide, avec ses bras ouverts
Au jeune athlète lier des poussières du stade.

Les bois cachent encor la cynique pléiade
Des vieux faunes cornus, malhabiles aux vers
Et des lourds aegipans, se hâtant de travers
A poursuivre, pieds tors, la fuyante dryade.

Tous ces êtres charmants, ces fantômes divins,
La naïade avec Pan suivi des doux sylvains,
Ont fui quand la raison les chassait de son aile.

Ils reviennent parmi les rêves de l'été,
De belles fables d'or brodant la vérité,
Moqueurs, et radieux de jeunesse immortelle.

© Poeticus 2014 - 2026

Passe-port

Nez moyen. Œil très-noir. Vingt ans. Parisienne
Les cheveux bien plantés sur un front un peu bas.
Nom simple et très joli, que je ne dirai pas.
Signe particulier : ta maîtresse, ou la mienne.

Une grâce, charmante et tout à fait païenne ;
L'allure d'un oiseau qui retient ses ébats ;
Une voix attirante, à ramper sur ses pas
Comme un serpent aux sons d'une flûte indienne.

Trouvée un soir d'hiver sous un bouquet de bal ;
Chérissant les grelots, ivre de carnaval,
Et vous aimant... le temps de s'affoler d'un autre.

Une adorable fille, — une fille sans cœur,
Douce comme un soupir sur un accord moqueur...
Signe particulier: ma maîtresse, ou la vôtre.

 © Poeticus 2014 - 2026

Printemps passé

Comme elle était si jeune et qu'elle était si blonde,
Comme elle avait la peau si blanche et l'œil si noir,
Je me laissai mener, docile, par l'espoir
D'engourdir ma rancœur sur sa poitrine ronde.

Son regard où dormait la volupté profonde
M'attirait lentement ; et, sans m'apercevoir
Que l'image était belle à cause du miroir,
Je suivis la sirène adorable dans l'onde.

Elle me regardait avec un air moqueur
Faire naïvement si large dans mon cœur
Une place où loger son âme si petite.

L'aimais-je pour ses yeux qui ne pleurent jamais,
Pour son esprit léger qui m'oublia si vite ?
Je ne sais. Je l'aimais parce que je l'aimais !

© Poeticus 2014 - 2026

Rêve

Quand on rêve, l'on est aimé si tendrement !
L'autre nuit, tu t'en vins avec mélancolie
Appuyer sur mon cœur ton visage charmant.
Tu ne me disais pas : Je t'aime à la folie.

Tu ne me disais rien ; et, je ne sais comment,
Tes regards me parlaient une langue accomplie.
Douce, tu m'attirais comme fait un aimant ;
L'amour, cette beauté, t'avait tout embellie.

J'ai rêvé cette nuit mon rêve le plus beau :
Ton âme m'éclairait le cœur comme un flambeau,
Et je voyais ton cœur au soleil de mon âme ;

Ton petit cœur, qui craint tant de se laisser voir,
Et qui, sincère alors ainsi qu'un pur miroir,
Reflétait mon bonheur et rayonnait ma flamme.

© Poeticus 2014 - 2026

S'il ne t'avait fallu que mon sang

S'il ne t'avait fallu que mon sang et ma vie,
S'il ne t'avait fallu que mes nuits et mes jours,
Tu sais comme j'aurais noué nos deux amours :
Par le bien, par le mal, mon cœur t'aurait suivie.

S'il ne t'avait fallu, pour combler ton envie,
Que poser devant tous et poser pour toujours
Tes petits pieds tyrans sur ma tête asservie,
Je ne les eusse point trouvés blessants ni lourds.

Que te fallait-il donc ? Ma tête était pliée ;
Mon âme, tu sais bien que tu l'avais liée
Au fil d'or invisible, et qui ne rompt jamais.

Je vais te dire. C'est, ô ma petite blonde,
Une histoire, vois-tu, vieille comme le monde :
Tu ne pouvais m'aimer, puisque, moi, je t'aimais.

© Poeticus 2014 - 2026

Soleil couchant

Le disque glorieux tombant dans les flots roux
Éclabousse d'éclairs le mur de la falaise ;
Il semble que dans l'air apaisé tout se taise,
Et que la mer farouche endorme son courroux.

La vague, avec un son mélancolique et doux,
Se gonfle en frissonnant sous le vent qui la baise,
Et scintille aux derniers reflets de la fournaise
Qui fait l'aurore ailleurs en s'éteignant pour nous.

Et l'oiseau du soleil, l'alouette sonore,
Au devant du zénith s'élance et monte encore
Pour voir plus longtemps l'astre et lui chanter l'adieu ;

Et quand on ne voit plus l'oiseau, sa note vibre
Tout en haut, dans le ciel, et va toucher la fibre
Qui part de notre cœur et qui répond à Dieu.

© Poeticus 2014 - 2026

Sur la falaise

L'horizon bleu, ceinture immense, étreint la terre
Dont l'âpre Océan vert couvre à moitié le flanc.
L'air dans tout son azur n'a qu'un nuage blanc,
Et la mer a le pouls régulier d'une artère.

Le cormoran, pêcheur morose et solitaire,
Laisse flotter son aile en un cercle indolent.
Le flot doré palpite avec un rythme lent,
Et, couvrant tous les bruits de son bruit, les fait taire.

L'infini se découvre avec sérénité :
Alors on sent au cœur ton poids. Humanité
Qui souffre chaque fois que tu ne peux comprendre ;

Et si du ciel, que berce au loin le flot uni,
L'œil plus bas, à nos pieds, se résigne à descendre,
C'est encore un brin d'herbe, encore l'infini !

© Poeticus 2014 - 2026

Ta bouche était la coupe ardente

Ta bouche était la coupe ardente où je buvais ;
Tes yeux étaient mon ciel, bleu comme l'autre, et vide.
Ivre, j'avais laissé l'espérance candide
Passer avec l'amour sur la route où je vais.

Étant un amoureux, est-ce que je savais
Comment vous nous creusez le front, ride par ride ?
Que te fallait-il donc, ô bien-aimée avide ?
Mon âme, ma raison, mes sens, tu les avais.

Chère âme, au plus profond de mon cœur enchâssée !
Je t'avais tout donné, tout, jusqu'à ma pensée,
Que le fatal serpent de l'amour enlaçait.

Mais toi, trouvant encore trop riche ton poète,
Tu me repris ton cœur, et détournas la tête,
Rieuse, du côté d'un autre qui passait.

© Poeticus 2014 - 2026

Vénus

Le feuillage lascif et chaud brûle les ailes
Des oiseaux dont le chœur éclate dans la nuit ;
Le rossignol redit cent fois : les fleurs sont belles.
L'oiseau qui ne sait pas de chansons fait du bruit.

L'amour fait palpiter sous leurs robes nouvelles
Le buisson qui gazouille et l'insecte qui luit,
Et, des choses d'un jour aux choses éternelles,
Embrasse l'univers qui s'abandonne à lui.

Le ciel sourit ; le sol jase ; la rose est folle :
A l'hymen du soleil elle tend sa corolle ;
Et l'antique Venus est éparse dans l'air ;

Et la vierge qui rêve, et l'homme qui médite
Se sentent tressaillir dans l'âme et dans la chair,
Et subissent aussi l'indomptable Aphrodite.

© Poeticus 2014 - 2026

Sommaire

Sommaire ..... p. 2
L'auteur ..... p. 3
A la rame ..... p. 4
Au printemps ..... p. 5
Flat nox ..... p. 6
Clair de lune en rade ..... p. 7
Flava Ceres ..... p. 8
Frontispice ..... p. 9
Gros temps ..... p. 10
La cathédrale ..... p. 11
La ferme ..... p. 12
L'amour ..... p. 13
La pêche ..... p. 14
La petite ..... p. 15
La Provence ..... p. 16
La Saint-Martin d'hiver ..... p. 17
La villa ..... p. 18
Le bonheur ..... p. 19
Le ciel ..... p. 20
Le cloître ..... p. 21
Le matin ..... p. 22
Le parfum d'un sourire ..... p. 23
Les dieux ..... p. 24
Les horizons ..... p. 25
Les parfums ..... p. 26
L'homme mûrit son cœur ..... p. 27
L'huître ..... p. 28
L'idole ..... p. 29
Métamorphoses ..... p. 30
Nous n'irons plus au bois ..... p. 31
Paganisme ..... p. 32
Passe-port ..... p. 33
Printemps passé ..... p. 34
Rêve ..... p. 35
S'il ne t'avait fallu que mon sang ..... p. 36
Soleil couchant ..... p. 37
Sur la falaise ..... p. 38
Ta bouche était la coupe ardente ..... p. 39

 © Poeticus 2014 - 2026

Vénus ..... p. 40

 © Poeticus 2014 - 2026